

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
PARTIE I – CONTEXTE DE LA RENCONTRE CLINIQUE.....	2
I. Cadre institutionnel de la rencontre avec Léa.....	2
1) Histoire et principes de fondation de l'institution : le Courtil.....	2
2) Public accueilli.....	2
3) La pratique à plusieurs.....	3
4) L'action thérapeutique.....	3
5) Pluralisation du transfert et transferts particuliers	4
II. Tableau clinique.....	5
1) Anamnèse.....	5
2) Premières rencontres avec Léa et éléments transférentiels.....	6
PARTIE II – PRESENTATION DES DONNEES CLINIQUES RECUEILLIES.....	9
I. Rapport au langage.....	9
II. Rapport aux objets	16
III. Rapport à l'espace et au temps.....	17
IV. Problématique.....	19
PARTIE III – ARTICULATION CLINICO-THEORIQUE.....	20
I. Les effets de jouissance liés à l'aliénation de Léa dans l'Autre.....	20
1) A quel Autre Léa a-t-elle affaire ?.....	20
2) Le rapport au langage et l'aliénation dans l'Autre.....	20
3) Aliénation et séparation dans la psychose	21
4) La voix, un objet de jouissance non séparé.....	22
II. Les solutions mises en place par Léa pour traiter les effets de jouissance liés à son aliénation dans l'Autre	23
1) La dérive signifiante comme premier traitement de la jouissance de la langue.....	23
2) Fonction de l'écrit pour Léa.....	24
3) L'effet de la coupure contre l'association métonymique.....	25
4) Présentifier la figure d'un Autre « réglé ».....	25
5) Régler le rapport à la demande de l'Autre.....	27
6) Régler le rapport au désir de l'Autre.....	27
7) Modes de compensation imaginaire.....	28
CONCLUSION.....	30
BIBLIOGRAPHIE.....	31

INTRODUCTION

C'est lors d'un échange avec un psychanalyste à propos des institutions orientées par la psychanalyse, qu'est venu le désir d'aller rencontrer la pratique quotidienne des cliniciens du Courtil, découverte un an plus tôt lors d'une soirée Psychanalyse et Cinéma animée par l'ACF (Association pour la Cause freudienne) pour la projection en avant-première du documentaire « A ciel ouvert » de Mariana Otero. J'avais été sensibilisée à l'approche psychanalytique lacanienne en institution, quelques temps auparavant, par le biais de ma participation à l'Antenne clinique d'Angers¹ ainsi qu'à la Ronde Enfantine².

Le style de la pratique originale du Courtil m'a conduit à une forme d'humilité face à la clinique du sujet. Une humilité qui rend possible le consentement à se laisser enseigner par le sujet et à ne pas prendre la clinique comme ce qui vient consolider des connaissances qui nous semblent acquises, mais comme mode d'interrogation de ce que nous croyons savoir.

Il m'aura fallu peu à peu lâcher sur l'idéal de maîtrise et la préoccupation de devoir prouver ma capacité pour accueillir le petit vacillement que cela implique, et ainsi me laisser aller à la surprise et à l'inventivité. Ce travail sur soi fut possible en partie grâce à ce lieu vivant où chacun, quels que soient sa formation et son statut dans l'institution, peut se rendre disponible à la rencontre avec le sujet et en témoigner au sein des différentes instances « courtiliennes » (réunion, supervision, séminaires et ateliers).

Le présent travail de recherche témoigne de ma rencontre avec Léa³, jeune fille de 12 ans, accueillie au Courtil depuis 2009, et du travail d'accompagnement qui s'est construit sur toute la durée de mon stage. Je présenterai, dans un premier temps, ce qui fait la spécificité de l'accueil institutionnel de la psychose au Courtil, en abordant des notions clés qui sont à la base de la clinique « courtilienne », permettant ainsi de dresser le cadre de ma rencontre avec Léa. Un premier tableau clinique sera établi, à partir notamment des points saillants de mes premières rencontres avec cette jeune. Dans la deuxième partie, les phénomènes cliniques relevés seront décrits et interrogés. Enfin, à partir de la problématique dégagée, une lecture clinico-théorique sera proposée.

1 L'Union pour la Formation en Clinique Analytique (UFORCA) regroupe l'ensemble des Sections et Antennes cliniques francophones. L'Antenne clinique d'Angers assure un enseignement fondamental de psychanalyse, tant théorique que clinique.

2 Le groupe « Ronde Enfantine » s'est constitué à Angers et a été rattaché à la Diagonale francophone du Nouveau Réseau Cereda, une des composantes du Champ freudien.

3 Par souci éthique et déontologique, ce nom est d'emprunt en accord avec le Titre III - Article 50 du Code de déontologie des psychologues.

PARTIE I – CONTEXTE DE LA RENCONTRE CLINIQUE

I. Cadre institutionnel de la rencontre avec Léa

1) *Histoire et principes de fondation de l'institution : le Courtil*

Le projet d'Alexandre Stevens de fonder le Courtil a été inspiré par l'expérience de l'Antenne 110 et de son fondateur Antonio Di Ciccia⁴, mais aussi par les textes de psychanalystes travaillant en institution dans les années soixante et soixante-dix – Bruno Bettelheim, Jean Oury, Maud Mannoni. Le projet du Courtil visait alors l'accueil d'enfants psychotiques, selon l'orientation de l'enseignement freudien et lacanien. C'est dans le cadre administratif de l'IMP⁵ Notre-Dame de la Sagesse de Leers-Nord, en Belgique, que le Courtil est créé, en 1983. Son projet inclut également l'accueil de jeunes adultes psychotiques ou névrosés graves à partir de 1992. Au départ ouvert pour vingt enfants, le Courtil en reçoit désormais plus de deux cent cinquante.

Le travail du Courtil s'inscrit dans un ensemble plus large, celui du RI³ – Réseau International des Institutions Infantiles du Champ freudien. D'après le site de l'Association de la Cause freudienne, il s'est constitué pour répondre à la « nécessité des institutions psychanalytiques d'orientation lacanienne d'être représentées dans le champ social » (RI³, para. 1). Le RI³ réunit au départ trois institutions membres : l'Antennes 110 à Bruxelles, le Courtil à Leers-Nord, le Centre Thérapeutique et de Recherche de Nonette à Clermont-Ferrand.

2) *Public accueilli*

Les enfants et jeunes accueillis en internat et semi-internat sont en grande difficulté dans le lien social, dans leur rapport au savoir, tout autant que dans le rapport à leur image et à leur corps au point de n'avoir pu poursuivre une scolarité ordinaire, ou encore de continuer à être accueilli en famille à temps complet. En journée, ils fréquentent des écoles d'enseignement spécialisé lorsqu'une scolarité est envisageable, et participent aux ateliers proposés par les intervenants.

⁴ L'Antenne 110 est une institution pour enfants psychotiques, située dans les environs de Bruxelles, et qui a ouvert en 1974 – elle se situe aussi sous la référence à l'orientation freudienne et lacanienne.

⁵ Institut Médico-Pédagogique

3) *La pratique à plusieurs*

L'organisation du Courtil est régie par la hiérarchie qui se crée en fonction des responsabilités dans l'institution et non de la formation d'origine. Ma position de stagiaire m'a permis d'être au cœur d'une pratique originale qui définit la position des intervenants de l'institution : « la pratique à plusieurs ». Au Courtil, on ne parle pas de psychologues, d'éducateurs, d'assistants sociaux, etc., mais d'« intervenants ». Pour les « dits-psychologues », « dits-éducateurs », « dits-assistants-sociaux », etc., cela implique de ne pas se faire le spécialiste de sa discipline, de lâcher sur les traits les identifiant comme spécialistes, donc sur leurs idéaux. Pourquoi cela ? D'une part, parce que faire travailler des « intervenants » est une manière de « dé-fixer avec mesure tout ce à quoi [les sujets peuvent] venir s'accrocher trop massivement comme réponse à la question « que me veut l'Autre » » (Holvoet, 1993, p.80). D'autre part, parce que comme l'indique Alexandre Stevens, « il n'y a pas de spécialistes dans le travail clinique » (Stevens, 1995, p.5). De fait, il ne s'agit plus de réunir des « spécialistes » invités à faire usage de leur savoir universitaire « pour agir sur le symptôme de l'enfant » (Seynhaeve, 2005, p.6). Les réunions d'équipe ne servent pas à la synthétisation des savoirs de chaque « spécialiste » mais « servent plutôt à la construction des cas, un par un, dans une clinique psychanalytique » (Seynhaeve, 2005, p.6), afin de prendre collégialement des décisions concernant l'orientation du mode de partenariat à construire avec chaque jeune. « Face à tout ce qu'il y a à interroger » (Zenoni, 2014, p.23), les titres et les savoirs sont relativisés pour laisser place au « partage de la même responsabilité : celle de la réponse à inventer et du type d'accompagnement à assurer » (Zenoni, 2014, p.24).

4) *L'action thérapeutique*

Le point essentiel de cette expérience de stage réside dans le nouveau « mode d'être au travail » qu'il m'a fallu inventer, puisque la politique que mène le Courtil vise à ce que chaque intervenant et stagiaire construise sa position de clinicien, quels que soient sa formation et son statut dans l'institution. Les stagiaires partagent avec les intervenants la responsabilité d'accompagner au quotidien les sujets accueillis, que ce soit au travers des ateliers et activités extérieures, ou des moments de vie quotidienne comme le lever, le coucher, la toilette, le repas. « L'action thérapeutique, s'il peut y en avoir une, est attendue du mode même de prise en charge, d'accueil et d'intervention [de ces] cliniciens. » (Le courtil (Leers, Belgique), para. 4). Bien qu'il n'y ait pas de « projet thérapeutique type » au Courtil, il y a malgré tout le désir que le sujet puisse parvenir à opérer un bouger dans le rapport à son symptôme. La toile de fond du projet institutionnel reste toujours l'éthique du particulier, c'est-à-dire isoler la logique du sujet dont il est question, mettre en

valeur son potentiel d'invention et les voies de suppléances ou, à défaut, de stabilisation, qui lui permettent d'avoir une relation plus apaisée avec l'Autre, et inventer un type de partenariat envisageable auprès de lui dont la visée est l'apaisement de l'agitation ou de l'angoisse.

5) ***Pluralisation du transfert et transferts particuliers***

Le discours analytique traverse l'institution par la question des conséquences, sur le plan du traitement, d'une orientation de travail partagée par tous, visant le « traitement de l'Autre » (Zenoni, 2014, p.191), traitement que le sujet lui-même tente déjà d'organiser. Par conséquent, l'application de la psychanalyse à une pratique collective consiste en la pluralisation du transfert via la pratique à plusieurs, qui offre le moyen de traiter la tendance érotomaniaque et persécutrice, chez ces sujets qui ne sont que trop concernés par l'Autre. Autrement dit, cet Autre qui n'est pas barré dans la psychose, on le pluralise. Ceci implique que chaque intervenant se décomplète en ne se faisant pas l'unique propriétaire du transfert, et consente à ce que le transfert se transmette à d'autres, afin que cela ouvre à un transfert possible sur un discours et sur l'institution. Toutefois, la pluralisation du transfert n'empêche pas les transferts particuliers qui ne sont ni proscrits, ni non incarnés puisqu'ils convoquent le style et le désir propres à chacun pour opérer dans la clinique.

La spécificité de l'accueil institutionnel de la psychose qui vient d'être présentée donne le cadre de ma rencontre avec Léa, jeune fille de 12 ans, semi-interne au Courtil depuis 2009 et interne depuis 2011. Dans un premier temps, j'introduirai le tableau clinique de ce cas par l'anamnèse, qui présentera un certain nombre de phénomènes relevés par les professionnels qui ont rencontré Léa à différents moments de son parcours institutionnel, de l'hôpital de jour au début de sa prise en charge au Courtil. Enfin, j'exposerai les points saillants de mes premières rencontres avec Léa, point de départ d'un travail d'accompagnement qui s'est construit durant les trois mois et demi de stage.

II. Tableau clinique

1) *Anamnèse*

Léa est née le 2 mars 2003. Elle est le dernier enfant et la seule fille d'une fratrie de quatre. Léa est une petite fille blonde, les yeux marrons, toute mince. Un carré flou avec des boucles mal définies encadre son visage dessiné par la finesse de ses traits.

Léa est entrée au Courtil le 9 novembre 2009. Elle est alors âgée de 6 ans et 8 mois. Précédemment, elle fréquentait un hôpital de jour et ce, depuis novembre 2007. C'est là qu'est posée l'hypothèse diagnostique de psychose infantile précoce avec quelques traits autistiques. Le trouble relationnel est alors majeur avec une symbiose et d'importantes angoisses de séparation. Elle est profondément insécurisée, colle à sa mère, hurle, elle est intolérante à la frustration. Elle présente un jargon incompréhensible, des écholalies et s'isole dans la soliloquie. Elle se présente également en miroir de l'autre imitant ses gestes, ses mimiques, ses cris. Elle est encoprétique le jour et énurétique la nuit. Le travail effectué à l'hôpital de jour lui a permis d'être plus sécurisée en l'absence de sa mère, de supporter à minima la présence des adultes et de s'ouvrir au langage. Elle est scolarisée deux demi-journées par semaine mais ne se situant pas dans les apprentissages scolaires, elle n'a pas pu poursuivre cette intégration scolaire en grande section. Elle a cessé d'être scolarisée fin juin 2009. Sa difficulté dans le lien à l'Autre est massive. Une de ses premières adresses, à l'âge de quatre ans, a été l'insulte « *Ta gueule !* ». Si elle s'est ouverte légèrement au langage, elle accède tardivement au « *je* », et la difficulté d'accès à la symbolisation et à l'abstraction restent significatifs.

Au Courtil, dans les premiers temps du travail avec Léa, à la moindre demande ou adresse de la part des intervenants, surgit le « *non* », la flopée d'injures, l'appel à la mère ou au taxi qui la ramène à la maison : « *Tais-toi, dégage, ta gueule Courtil, je veux maman* ». A d'autres moments, elle soliloque de façon tout à fait incompréhensible : « *ça parle* » en formant une masse hors sens mais, peu à peu, s'y introduisent des mots de liaison (donc, alors, ensuite, voilà...), des prénoms d'intervenants ou de membres de sa famille. Au début également, il est extrêmement difficile à Léa de circuler intra muros, de passer d'un atelier à l'autre. Elle réclame, dit « *à bras* », et le plus souvent c'est l'intervenant qui doit la passer à un collègue de la main à la main. Les mots seuls ne lui suffisent pas, il lui faut le relais du corps de l'Autre. Malgré une assise corporelle plus rassemblée, Léa garde toujours une gestualité désarticulée, sa démarche est saccadée. Son échec dans la réalisation de puzzles et d'activités faisant appel à la connaissance du schéma corporel renvoie à la difficile représentation pour elle de son corps, en tant que corps vécu et perçu comme unifié.

Après quelques temps au Courtil, les progrès au niveau du langage ont été fulgurants. Il semble qu'elle s'est mise à parler mieux lorsqu'elle a pu commencer à supporter le manque. Moins elle était dans le collage au corps de l'autre et plus cohérent et audible était son langage. Aussi, les intervenants se sont mis à créer un peu de manque en faisant comme un peu moins attention à elle, alors Léa pouvait donner de la voix et réclamer : « *Tu m'as pas donné. Est-ce que Léa veut une gaufre s'il te plaît ?* ».

Au cours de l'année 2011, le climat devient extrêmement tendu en famille. Elle s'en prend aux objets, frappe, crache sur sa mère. Celle-ci exprime son désarroi : « *Avec Léa, on n'a jamais le dernier mot. Quand elle a décidé de quelque chose, elle ne lâche pas* ». Le Courtil décide de soutenir la proposition des parents de passer à un accompagnement de Léa en internat. Celui-ci s'est fait pas à pas, à partir d'octobre 2011, et a permis de continuer à travailler la séparation d'avec la mère et de continuer à créer le manque nécessaire au surgissement du langage.

Léa met l'autre en position de planifier ses « *rendez-vous* ». « *Quand on fait rendez-vous* » est une formule qu'elle emploie lorsqu'elle croise la responsable thérapeutique qui organise les rencontres avec ses parents, et plus particulièrement avec sa mère. Léa a installé d'autres « *rendez-vous* » qui s'inscrivent dans une série : l'école, l'Eveil (lieu où elle travaille de façon individualisée et invente les apprentissages et l'accès au savoir), le Bowling le lundi soir, le repas du jeudi midi au groupe orange... Ses « *rendez-vous* » permettent à Léa de passer de moins en moins par l'accrochage réel au corps de l'autre. Elle invente un mode de circulation singulier qui lui permet de traiter sa difficulté et son angoisse.

2) Premières rencontres avec Léa et éléments transférentiels

Le Courtil est constitué de six sous-ensembles que l'on appelle « maisons ». J'ai réalisé mon stage au Courtil Qu4tuor, une maison qui accueille dix-neuf internes et quinze semi-internes, et qui est divisée en quatre groupes. Je suis principalement intervenue sur le groupe bleu qui accueille les seules filles internes du Courtil Qu4tuor, elles sont six.

Le premier jour de mon stage, un intervenant m'accompagne pour la visite du groupe bleu, et je rencontre alors les six jeunes filles qui sont en internat dans ce groupe. Léa vient vers moi et me demande d'aller « *jouer au foot au Gallais* » avec elle. Lorsque je lui demande de m'expliquer où se trouve le « *Gallais* », je fais face avec surprise au rapport si singulier de Léa au langage. Les mots ne sont pas articulés, de sorte qu'il est difficile de saisir le sens de son propos. Accompagnée de Léa, je m'adresse à l'intervenant travaillant sur le groupe, qui m'explique qu'il s'agit d'un gymnase

situé au cœur de l'institution où se déroule les activités sportives organisées par les intervenants et qui ne peut être accessible en dehors des horaires établis par le programme d'activités de chaque groupe. Léa manifeste de suite sa frustration par des attitudes et gestes de protestation : elle souffle, tape du pied, fait la moue, fronce les sourcils, s'énerve et parle fort (*« Mais si c'est possible ! C'est bon arrête allez on y va ! »*). Je lui propose d'aller jouer au foot avec elle dans le jardin mais elle s'y oppose immédiatement. Elle répète sa primo demande avec tant d'insistance que celle-ci finit par résonner comme une exigence, un impératif qui ne peut trouver de satisfaction dans quelque solution alternative que ce soit. Les insultes fusent (*« putain, tais toi, ta gueule, dégage »*) mais ne me donnent pas l'impression d'être adressées, comme si cela la traversait.

Les quinze premiers jours de mon stage, je me sens impuissante face à son impatience orageuse qui se mêle aux sollicitations des autres jeunes filles du groupe. L'intensité et la quantité d'éprouvés et de manifestations que me font vivre ces sujets psychotiques au quotidien sont telles, qu'à un moment donné la pensée se dérobe : les cris, les jets d'objets, la violence verbale, toute cette souffrance vient faire effraction et interpelle, de façon toujours singulière. La rencontre avec la psychose et le passage à l'acte, qui défie les capacités d'interprétation, me mettent à l'épreuve. Je me laisse d'autant plus user par la pompe à libido que représente la mobilisation de ces sujets que je fais face à un moment de rupture avec mes repères identificatoires, mes idéaux et le savoir acquis. Paradoxalement, les sollicitations répétées de Léa ont probablement tamponné mon angoisse en me donnant l'occasion de prendre une place auprès d'elle, soutenant ainsi mon désir. Il me semble que cette accroche transférentielle m'a amenée à lâcher peu à peu sur l'idéal de maîtrise pour accueillir le petit vacillement que cela implique, et ainsi me laisser aller à la surprise et à l'inventivité.

Lors de notre première rencontre, Léa fait également appel à moi pour demander à sa place quelque chose à un intervenant du groupe. Ce circuit original de la demande qui inscrit une triangulation m'interpelle et me questionne sur la fonction qu'il occupe pour elle. J'observe qu'elle interpelle de la même façon les autres stagiaires, et leur adresse également les questions suivantes : *« Tu habites où ? Avec qui ? Avec qui tu dors ? »*. Je lui dis que j'habite et dors à l'hostellerie⁶, comme la plupart des stagiaires. Léa m'a reposé ces mêmes questions plusieurs fois au cours du stage, auxquelles s'est ajoutée une autre : *« T'es mariée ? »*. La répétition de ces questions m'a conduit à interroger un éventuel défaut d'inscription. Cette hypothèse a été de suite écartée lorsque je me suis aperçue qu'il suffisait que je fasse semblant de ne plus me rappeler où j'habitais pour que celle-ci me le rappelle immédiatement et très justement.

⁶ Lieu où sont accueillis les stagiaires qui en ont fait la demande. Des chambres sont également à disposition des intervenants souhaitant passer quelques nuits par semaine pour des soucis d'horaires.

Je remarque chez Léa une façon particulière d'interpeler les autres jeunes du groupe. A plusieurs reprises, je l'entends intimer à l'autre de se taire, un autre qu'elle nomme par son prénom : « *Arrête, tais toi [prénom], punition !* ». L'injonction à se taire, sous la formulation « *tais-toi* », reste fixe, et le mot « punition » y est très souvent associé. Les premiers temps, je repère que cela surgit quand il semble y avoir un trop d'agitation sonore pour Léa.

Enfin, j'observe qu'elle est profondément insécurisée, hypervigilante, à l'affût de tout ce qui peut surgir dans son environnement, tenant l'autre à distance. Quand elle cherche à se rapprocher physiquement d'une fille du groupe, pour faire une accolade par exemple, elle est systématiquement rejetée. Elle ne joue pas avec les autres, mais elle réclame le ballon du groupe pour jouer seule, en la présence d'un stagiaire, dans un espace encastré. Quand elle joue avec le ballon, ce qui consiste à frapper fort la balle contre le mur et à jongler, elle ne supporte pas qu'un jeune veuille également y jouer (insultes, cris). Le jeu semble impossible tant il est probablement vécu comme une intrusion.

De ces premières rencontres émergent des phénomènes cliniques qui témoignent du rapport de Léa au langage, et c'est ce que nous explorerons dans la partie II, ainsi que son rapport aux objets et son rapport à l'espace et au temps. Nous nous appliquerons à soulever des hypothèses qui participeront à un effort d'élaboration pour dégager la problématique du cas.

PARTIE II – PRESENTATION DES DONNEES CLINIQUES RECUEILLIES

I. Rapport au langage

Il est frappant d'entendre Léa qui soliloque de façon tout à fait incompréhensible. La parole se déroule à l'infini nous donnant l'impression qu'il y a une absence de lien de signification logique. Les mots, les signifiants filent, dans une contiguïté sonore, comme si elle privilégiait la musicalité et le rythme. L'effet de signification reste limité, comme l'illustre la retranscription suivante d'un moment de parole capturé : « *Et moi j'dis ah j'ai dit il arrête pas j'd'arrête pas et moi ça va pas j'te jure j'veins de l'appeler et j'l'ai appelé dans sa gueule tu vois ? Et ma mère elle m'a dit ce matin et au début elle man s'est dit rraah j'm'appelle rraah c'est pas possible j'la regarde pas j'la voulais pas ah si hein elle continue hein et moi j'te jure j'te jure ma mère elle est pas là tu penses ? [elle crache] Ah putain ma mère [elle tape dans ses mains] parce que ma mère elle était enceinte elle m'a dit juste pour moi elle m'a dit wouah j'ai dit magnifique j'ai dit magnifique j'ai magnifique euh j'dit y a rien y a rien à foutre et moi ma mère elle m'a dit ce matin j'te jure elle m'appelait elle était hier hier j'étais pleurée et ma mère elle était en colère parce que et là et là j'ai vu j'ai vu elle et mon frère qui v'nait l'atelier théâtre [elle fait un coup de tête en direction de la salle vers laquelle nous nous dirigeons pour participer à l'atelier théâtre] et j'ai vu là dans la 106 j'ai vu à la 106 bleu bah j'ai vu l'endroit j'ai vu l'endroit tout là où y a des sapins [elle montre du doigt les arbres qui entourent le parking que nous traversons] ».* Nous pouvons repérer que le sens fuit en permanence dans ce défilé d'un signifiant à un autre, ce qui est caractéristique de la métonymie. Lorsque Léa effectue cette série de glissements métonymiques, son corps s'anime, ses gestes sont tout à la fois amples, saccadés, et cadencés, la diction est exagérée et les intonations théâtrales. Elle est comme exaltée, vivifiée, aux prises avec une jouissance localisée dans la parole qui vient impacter son corps. Qu'est-ce qui pourrait venir arrimer un peu le sens qui ne cesse de fuir ? Qu'est-ce qui pourrait faire point d'arrêt, faire bord, pour se lier à ce corps joui par les mots ?

Nous retrouvons cette métonymie chez Léa lors de « *la réunion* », rendez-vous hebdomadaire souhaité par celle-ci chaque mercredi matin après « *l'atelier magazine avec Julie-la-stagiaire* ». Ces formules sont des petites ritournelles qu'elle répète tous les mardis soirs et mercredis matins dès le lever, comme pour s'en soutenir. Nous partons habituellement à 9h avec une intervenante en direction du supermarché où elle choisit un magazine dans le rayon presse, puis nous rentrons pour faire « *la réunion* » au groupe orange, où nous nous installons toujours à la même table avec la boîte contenant le matériel d'écriture. Dès que Léa commence « *la réunion* »,

elle prend une voix d'oratrice en parlant très fort et d'une manière assez articulée. Elle tente d'introduire des scensions rythmiques et utilise des mots de liaison (mais, voilà, alors, donc, encore, maintenant, parce que...) qui ont la particularité de faire ponctuation dans ce qui apparaît comme une masse hors-sens, mais elle reste néanmoins captive de la dérive métonymique : « *Donc voilà, à la mère/mer et que la mère/mer à la ville, encore une fois ici, c'est la même chose, alors vous êtes demandés la question, vous êtes demandés la ciel où le gel où la belle le ciel une fois sur la guerre ou la belle sur la ville* ». Pendant « *la réunion* », Léa imite la maîtresse qui interroge ses élèves. Il lui arrive souvent de poser une main sur l'oreille comme pour la boucher. Elle pose une question dans un jargon incompréhensible, puis elle distribue la parole à l'une d'entre nous pour que nous puissions répondre. N'importe quelle réponse lui convient. Elle répète alors la réponse et introduit toujours la nouvelle question par l'interjection « *top* » : « *Donc voilà il faut demander la question, alors, la question, alors top, comment il s'appelle le je le demander la frise demander la vie. A toi. [Je réponds « Bruxelles »]. Bruxelles. A toi. Alors top comment il s'appelle je le demander ...* ». Cela donne l'impression qu'elle est parlée par le langage et que le rapport au sens est complètement défait. Nous nous interrogerons sur ce que traite Léa par la mise en œuvre de sa propre parole en privilégiant le fonctionnement métonymique.

Par moments, Léa semble au travail pour organiser un peu mieux son énoncé en s'appuyant sur des signifiants qui font repère pour elle et qui sont liés à son environnement familial et scolaire (mère, frères, maîtresse, récréation, sport, punition...). Il y a des tentatives d'articulation que nous pouvons repérer en s'aidant du contexte. C'est le cas, par exemple, lorsque Léa accueille l'intervenante qui nous accompagne à « l'atelier magazine », et tente alors de reprendre dans l'ordre chronologique ce que nous avions fait avant son arrivée : « *C'est moi la maîtresse ! Alors SL [prénom de l'intervenante], elle [en désignant une stagiaire], elle est punie juste tout à l'heure, elle est une punition, donc j'ai vu ce matin qu'elle était revenue, juste à le sport, à la récréation, y a des gyms, aussi des gyms qui vole, courir, sauter, et hop, et hop. Et après elle va être punie encore* ». On repère ici un vouloir dire chez Léa qui montrerait qu'elle tente d'investir la chaîne signifiante pour ordonner un peu son monde.

Le signifiant « *la réunion* » semble recouvrir pour Léa l'idée d'un certain ordre auquel nous sommes tous soumis. En effet, elle montre un intérêt particulier pour notre réunion institutionnelle du mardi (« *Julie-la-stagiaire tu vas à la réunion ! T'as un ordinateur ?* », « *Quand je peux faire des réunions moi aussi comme toi ?* »). Nous pouvons supposer que ce signifiant lui offre un cadre imaginaire d'identifications sur lequel elle peut se régler. En effet, en mettant en scène « *la réunion* » le mercredi matin, elle s'identifie à la figure de la maîtresse (« *C'est moi la maîtresse* »), qui sait

(« *Je vous expliquer* »), qui dirige la classe avec autorité en usant de l'impératif (« *arrête* », « *avance* », « *dépêche-toi* », « *tais-toi* », « *dégage* », « *suis-moi* », « *vas-y* », « *assis* », « *allez, venez, debout* »), en intimant à l'autre de se taire (« *Arrête, tais toi !* »), et en punissant (« *Donc on se range. Vous avez une punition. Vous êtes une punition.* »). Quand nous l'invitons à justifier la « *punition* », elle donne invariablement une réponse qui semble déjà fixée : « *T'as fait des bêtises, t'as dit un gros mot* ». L'injure est-elle hallucinée ? Le commandement qu'elle fait porter sur l'autre est-il une forme de traitement des divers impératifs auxquels elle est elle-même soumise ? Mais également, au quotidien, Léa peut ordonner à un autre de se taire (« *Arrête [prénom], tais-toi !* »), sans jamais justifier cette injonction. Nous pouvons faire l'hypothèse d'un réglage identificatoire sur des figures d'autorité, qui rappellent la règle en s'appuyant sur des énoncés, sur le mode de l'injonction surmoïque, comme sur une béquille, pour tenter, fort de cet appui, de régler l'Autre et de le mettre à distance. Il s'agira d'interroger en quoi ce mode de compensation imaginaire semble permettre à Léa de traiter les effets de jouissance auxquels elle a affaire, contrairement à d'autres types de réglage, qui apparaissent moins apaisants, lorsqu'elle soliloque et rit en écho aux rires et aux échanges d'un petit groupe de personnes, qui ne lui prêtent pas d'attention particulière. Dans ce contexte où « ça parle » autour d'elle, Léa est parlée par les signifiants qu'elle prélève dans la conversation sans parvenir à les articuler. Elle ne cherche pas à reproduire avec exactitude le rire ou l'intonation de telle personne. C'est à la fois creux et bruyant, sans limite, sans accroche, elle se laisse envahir par une jouissance sans pouvoir y mettre un point d'arrêt.

De nombreuses situations nous montrent que Léa installe un passage nécessaire par le refus. Lorsqu'on lui propose une activité, elle refuse systématiquement, parfois les insultes viennent ainsi que les coups qu'elle donne dans les murs. De même, elle refuse de prime abord la proposition de la maîtresse qui lui laisse alors le choix et ne la pousse pas. Léa peut dès lors se mettre à écrire ou à colorier. On peut ainsi voir qu'elle ne se soumet pas d'emblée à la parole de l'autre. Ce passage par le refus traduit-il une intention de se défendre du caractère oppressant de la demande de l'Autre ? Faut-il y voir un refus de l'Autre ? Est-ce une manière pour Léa de traiter sa place dans le discours de l'Autre ? Autrement dit, est-ce une solution lui permettant d'éviter de se trouver en position d'objet et de traiter le caprice de l'autre pour ne plus être inquiétée par son désir ?

A plusieurs occasions, Léa apparaît comme objet de jouissance d'un Autre persécuteur, lorsqu'elle entend des voix, sous forme d'hallucinations verbales, qui probablement l'injurient, ou lorsqu'elle se sent regardée. Pour l'illustrer, nous allons présenter plusieurs fragments cliniques.

La première manifestation de l'objet voix, dont j'ai été témoin, est survenue au cours de la phrase « *A qui vous parlez ?* », prononcée à voix haute par Léa, alors qu'elle se trouvait seule dans

la pièce. Elle a ensuite mis la capuche de son sweet sur la tête, serré le cordon, mis la capuche de son manteau par dessus celle du sweet, tout en se plaignant d'avoir mal aux oreilles.

Une autre fois, alors que je m'installe auprès de Léa, à sa demande, pour prendre le repas du midi, elle s'exclame : « *Il m'énerve, putain, m'insulte* », en désignant la tête de Mickey qui figure sur une affiche collée au mur. Je lui demande ce qu'il lui dit. Elle me répond : « *Je sais pas, j'en ai marre, connard, putain* ».

Une autre fois encore, alors que nous sommes dans le véhicule pour nous rendre au supermarché dans le cadre de l'atelier magazine, Léa est très agitée et profère des insultes, tout en tenant des propos sur ses frères dont voici un extrait : « *Il est méchant mon frère, c'est un voleur. Alexis il dit ta gueule, salope, je vais te tuer, Jules et Alexis ils arrêtent pas de m'embêter* ». Une fois sur le parking du supermarché, elle est insupportée par les conducteurs ou les voitures qui traversent le parking : « *Dégage, connasse, elle est dégueulasse* », « *C'est Auchan, merde...* ». De retour dans le véhicule, elle est à nouveau traversée par des insultes. Je tente alors d'opérer un décalage en prêtant attention au magazine de foot qu'elle avait choisi. Je commence à compter les images de joueurs sur la couverture, Léa se met alors à pointer avec son doigt chaque image et à compter à voix haute. Puis, je lui fais épeler les lettres formant les sigles des équipes de foot. Les insultes ne réapparaissent pas mais elle ne cesse pas de me faire dire qu'elle pourra bien jouer au foot quand nous serons rentrées.

Un autre jour, Léa fait un doigt d'honneur en direction des voitures que nous croisons sur la route, puis s'ensuit la flopée d'injures (« *Putain, fais chier, m'insulte là* »), et une série de coups de pieds dans les sièges du véhicule. Je tente alors de lui demander la marque de la voiture qui passe à ce moment-là. A ma surprise, elle repère la marque de la voiture puis celle des autres voitures qu'elle voit, mais nomme également leur couleur, et énumère quelques numéros qu'elle relève sur la plaque d'immatriculation. Même si la certitude d'être visé a ressurgi peu de temps après cette intervention, il semble que cela a permis de vider le trop de sens de la jouissance qui la persécutait, au moins d'introduire un décalage.

Un jour, alors que nous sommes dans un supermarché, Léa se met à proférer des insultes et à faire des doigts d'honneur en direction des personnes faisant la queue aux caisses. Je me tourne vers elle et elle me dit en vociférant : « *Les gens y arrêtent pas de me regarder !* ». « *Les gens* » qu'elle désigne du doigt sont de dos par rapport à nous. J'ai alors fait le pari d'intervenir sur l'Autre, joueur et persécuteur, de Léa, en le prenant comme interlocuteur, en tant qu'il détient l'énonciation : « *Bon arrêtez maintenant les gens d'embêter Léa !* ». Léa me caresse le dos et me dit sur un ton beaucoup plus apaisé : « *Oh oui hein ils sont embêtants !* ». Cette action directe sur l'Autre, qui conduit de fait à une alliance avec Léa, a produit un effet immédiat sur elle en vidant

quelque chose de la signification persécutante. Face à l'irruption du réel hallucinatoire, il nous faut être inventif pour tenter de remédier au désarroi du sujet suscité par l'hallucination.

Ces fragments cliniques nous montrent que chez Léa, la voix et le regard sont des objets angoissants. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la voix, comme un objet de jouissance non séparé chez Léa.

Ces interventions visent à limiter l'emprise de l'Autre sur Léa pour que, peu à peu, celle-ci invente une façon de réguler l'envahissement de l'Autre. Par l'injure, Léa tente de mettre l'Autre à une certaine distance, mais cette solution reste précaire. En tant que témoin du réel hallucinatoire, l'injure offre l'occasion de tenter de repérer un élément déclencheur du phénomène hallucinatoire dans l'environnement. Nous pouvons considérer, à titre d'hypothèses, qu'il surgit face au désordre du monde. Les trois derniers fragments cliniques s'inscrivent dans le même contexte, à savoir que l'organisation habituelle de la matinée a été perturbée, et qu'une agitation en découle créant autour de Léa une ambiance sonore qui semble la persécuter. Il semble que la dimension sonore – les « bruits du monde » et les voix – manifeste ce qu'a l'Autre d'insupportable dans sa présence, comme en témoigne cette phrase prononcée par Léa dans un contexte proche, et à notre grande surprise, au regard de sa construction : « *Vous arrêtez de parler maintenant, j'en ai marre* ».

Les questions que Léa pose aux stagiaires, telles de petites ritournelles, semblent viser à faire rentrer le stagiaire dans un certain ordre du monde (« *Tu dors où ? Avec qui ? T'es là ce soir ? A quelle heure tu viens ? Tu manges au groupe bleu ?* »). Sans doute pour vérifier que cela tient bien chez l'autre, Léa peut répéter inlassablement les mêmes questions pour savoir si on va aller « *jouer au foot devant* » après l'école, si on va aller acheter le « *gâteau verte au bacon* » au supermarché [chips goût bacon dans un emballage vert], si on va bien demander à tel intervenant le « *budget* » pour acheter « *un ordinateur* » ou « *un portable* », etc. Ces questions, qui mettent toutes en jeu un objet (ballon, chips, coca, portable, ordinateur), sont suffisamment précises dans leur formulation pour que l'on saisisse qu'elle veut tel objet, en allant à tel endroit, avec l'accord de tel intervenant qui dispose du budget. Afin de mettre entre parenthèses ma propre volonté, je lui proposais, de temps à autres, de rédiger avec elle une lettre, pour réclamer un « *budget* », lettre que je remettais ensuite à la réunion du mardi. La réunion étant une instance qui fait autorité pour Léa, celle-ci acceptait plus facilement la décision quelle qu'elle soit. Nous pouvons remarquer qu'une forme de circulation des signifiants est en jeu, qui crée du lien social, et qui implique des règles comme savoir attendre une réponse, façon d'instaurer le principe de réalité.

Une autre forme de circulation est en jeu dans le circuit original de la demande qu'elle met en place, en faisant appel aux stagiaires pour demander à sa place quelque chose à un intervenant du groupe. On peut alors supposer qu'il y a dans la position de stagiaire quelque chose qui est en jeu. Le stagiaire, c'est celui qui arrive et qui ne connaît rien ou presque de l'institution. On pourrait dire que la position de stagiaire est une position de non-savoir, une figure incomplète pour les jeunes. Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse que ce mode de présence décomplétée du stagiaire permet à Léa de soutenir une position, la sienne, dans la demande à un intervenant qui peut incarner un Autre capricieux en refusant d'accéder à sa demande pour l'achat d'un ordinateur ou d'un portable par exemple. La demande ne m'étant pas adressée, je n'avais pas à accepter ou à refuser celle-ci. Dès lors, en me convoquant à cette place d'intermédiaire, Léa semble ainsi tenter de régler mon désir. Cette façon singulière d'en passer par moi pour adresser sa propre demande auprès de l'intervenant a, peu à peu, évolué vers une adresse directe à l'intervenant ou à moi-même. Nous pouvons supposer que mes tentatives répétées de la laisser formuler sa demande à l'intervenant, en ma présence, a pu opérer un bouger dans sa position d'énonciation.

Il arrive à Léa de réduire le mot à sa première lettre (« *Mickey, M* »). A la première séance de l'atelier théâtre, elle se met à questionner l'intervenant extérieur, qui anime l'atelier, sur la première lettre de son prénom : « *C'est un D ou un H ?* ». Il épèle les lettres de son prénom, Léa réagit ainsi : « *G ? G comme les gens. Punaise !* ». Parfois, elle lit à voix haute la première lettre d'un mot inscrit sur une étiquette ou sur une couverture de livre. Ayant repéré ce traitement particulier, je m'appliquais à dire, à voix haute, la première lettre d'un mot qu'elle venait de prononcer, ce qui l'amenait à mettre en série des mots commençant par cette même lettre : « *S, Samedi, Steak haché, Sylvaine, Saloperie* » ; « *M, Mardi, Mercredi, Maman, Mickey, ...* ». On pourrait supposer que cette forme de traitement par la lettre du signifiant vise à ordonner ce qui défile dans la chaîne signifiante.

Elle pouvait consentir, dans une accroche transférentielle, à me laisser introduire des coupures dans son flot de paroles, permettant ainsi d'aller du côté de la petite conversation, le plus souvent au cours du repas où nous nous excentrions à sa demande. Je prélevais un signifiant qu'elle avait prononcé et le répétais à voix haute. Elle s'arrêtait, puis réintroduisait ce signifiant autour duquel s'articulaient mieux les autres signifiants, ce qui donnait l'impression que la phrase se tenait mieux et trouvait un point d'arrêt. Dans le travail avec Léa, je me suis appuyée, de plus en plus, sur ce procédé pour lui permettre de créer un minimum d'arrimage au sens. C'est pourquoi, nous nous intéresserons à l'effet de la coupure contre l'association métonymique chez Léa.

L'usage que Léa a du portable et de l'ordinateur est intéressant à souligner. Effectivement, elle peut passer de longs moments, lors desquels elle semble apaisée, à taper à l'ordinateur ou sur le portable d'un intervenant, des lettres et des chiffres, hors-sens. Outre le traitement de texte, elle sait y faire avec la recherche sur internet. Elle tape des lettres dans le moteur de recherche, clique sur le premier lien et fait défiler la première page du site à l'aide du curseur, puis revient à la page précédente, clique sur un autre lien ou entame une autre recherche en tapant une autre série de lettres, tout aussi hors-sens. Si une personne lui demande ce qu'elle écrit, elle intime à l'autre de se taire « *J'sais pas, tais toi, ta gueule* ». Léa semble s'inscrire dans un certain mimétisme au travers de l'utilisation de ces objets du monde moderne, objets « bouts de corps », qui s'interposent entre elle et les autres, et qui lui permettent d'autant plus de s'écartier de la jouissance et de l'agitation environnantes qu'elle peut s'arrimer dans un complet hors-sens.

A deux occasions seulement, Léa m'a convoquée à une place de partenaire dans le cadre d'une recherche sur internet qui démontre qu'elle peut y mettre du sens. La première illustration concerne son intérêt pour l'objet voiture. Elle me demande à quel âge on peut avoir une voiture, une « 106 » précisément, puis elle me questionne sur ce qui est écrit sur l'étiquette indiquant les références du véhicule du groupe bleu. Elle parvient, seule, à lire « ECW 528 », puis lit les premières lettres de « Renault Trafic », soit « R » et « T ». Elle essaie de deviner le mot qui commence par « R » : « *Rouge* ». Je lui fais épeler les deux mots que je lis ensuite. Une fois sur l'ordinateur, Léa me dit « *A 18 ans on a une voiture. Tu écris Audi ?* ». J'épèle le mot « *Audi* » qu'elle écrit dans le moteur de recherche. Elle clique sur le premier lien qui s'affiche, clique sur la photo d'un modèle de voiture présenté en première page du site Audi, et commence à remplir un formulaire de réservation. Je lui dit ce qui est écrit dans le formulaire, à commencer par « Nom » : « *Comment s'écrit [son prénom et son nom] ?* ». Elle arrive à écrire son prénom toute seule mais elle présente des difficultés pour écrire son nom. Elle répète chaque lettre après moi et les tape dans l'encadré du formulaire. Pour « Prénom », Léa écrit seule « PAPA 26 ». Puis, elle me demande : « *Comment s'écrit [prénom de sa mère] maman ?* ». Même procédé, elle tape chaque lettre que je dis. Enfin, pour "Rue", elle tape une série de lettres et sélectionne des dates pré-configurées. La seconde illustration débute avec la demande de Léa d'appeler sa mère pour lui demander s'ils iront bien « *au gîte cet été* » en « *famille* ». Je lui demande si sa maman lui en a parlé, ce qu'elle me confirme. En lui posant des questions sur le lieu où se trouve le gîte (À la montagne ? À la campagne ? À la mer ?), elle dit « *À la mer* », puis me demande si je pars en vacances cet été et avec qui. Je ne lui réponds pas mais ouvre sur une question « *Où est-ce que je pourrais bien partir en vacances ?* », à laquelle Léa répond « *Au gîte !* ». Elle veut qu'on aille sur l'ordinateur pour faire

la recherche « *gîte et la mer* ». A sa demande, je tape dans le moteur de recherche « gîte et la mer » mais la connexion internet rame. Léa s'impatiente, clique sur un autre moteur de recherche, et tape lettre après lettre « gîte et la mer » en prenant pour modèle ce que j'avais écrit. Elle clique sur le premier site qui s'affiche et fait défiler les photos d'un gîte. Chaque photo fait l'objet d'un petit commentaire : « *C'est joli* », « *Wah c'est beau* », « *C'est la chambre de mon frère* ». Nous remarquons ainsi qu'à partir d'une image, Léa parvient à construire une phrase qui s'arrime mieux au sens. Autre exemple, elle montre les trois canetons dessinés dans le livre, et dit « *Là c'est moi avec Julien et Alexandre* », puis à propos d'un caneton isolé mais content « *C'est Alexandre* », et de la grande oie qui pleure « *C'est maman* ». Je lui demande pourquoi elle pleure, Léa me dit « *Parce qu'elle est triste* », « *Parce qu'elle est avec sa maman* ». Elle tourne rapidement les dernières pages du livre, et dit « *C'est bon on arrête, j'aime pas* ». Il semble que Léa tente d'ordonner son monde et de soutenir une position, la sienne, dans la parole.

II. Rapport aux objets

Chaque mercredi, Léa participe à l'atelier magazine. Elle fait son choix uniquement en fonction de l'objet qui est vendu avec le magazine. Au fil des semaines, son choix s'est orienté sur un pistolet, un téléphone portable, une lampe torche, une montre. Léa ne porte aucun intérêt au magazine, manipule l'objet, puis, rapidement, me le passe pour que je puisse lui expliquer son fonctionnement. Par exemple, pour le « téléphone portable », elle me demande : « *ça s'allume ?* », « *le chargeur il est où ?* », et pour la « montre », elle se rend compte qu'elle est factice et n'offre pas les mêmes fonctions que la mienne. Elle dénonce le semblant de ces objets en manifestant son mécontentement. Puis, Léa en fait un usage singulier. Elle met le faux téléphone portable à l'oreille et fait « comme si » elle passait un appel : « *Vincent ? Oui Vincent est-ce que tu la ramènes jeudi matin s'il te plait? Est-ce que je te le passe? Oui oui je vous la passe tout à l'heure* ». Avec la montre, elle rapproche le cadran de sa bouche et fait conversation avec sa mère. A d'autres occasions, Léa utilise le mp3 pour faire conversation avec un autre imaginaire « *maman* », « *Nolhan* », « *la mère de Nolhan* ». Elle semble prendre plaisir à manier ces petits bouts de phrases qui peinent à s'articuler, entendus ici et là, cherchant mon regard pour constater l'effet produit. Nous pourrions supposer que la mise en scène de ces conversations offrent à Léa de se relier à minima à un Autre réglé qui ne porte pas de volonté de jouissance ou de savoir à son égard.

Quand Léa choisit le pistolet, elle avait déjà en tête de trouver cet objet. Je fais mine de m'étonner : « *Ah bon un pistolet ?* ». Léa me répond : « *Bah oui c'est pour les filles et c'est pour les*

garçons. Je veux un jouet de garçon ». Léa parle souvent des garçons, que ce soient ses trois frères, les garçons à l'école comme « *le petit garçon Alexandre neuf ans et demi* », le petit garçon « *Nolhan* » qui habite une maison voisine de la sienne, et les garçons des autres groupes (« *Je veux un ordinateur comme Quentin* »). Seul le magazine de foot a été choisi pour son thème, celui-ci ne proposant pas de cadeau avec le magazine. Le « *foot* » est un signifiant important pour Léa : elle demande chaque jour à aller jouer au foot avec le ballon du groupe bleu, et se rend avec moi à l'atelier foot le mardi soir. Quand elle arrive devant le gymnase pour cet atelier, elle est prise par une grande excitation, elle sautille, des tics apparaissent sur son visage, elle salue les garçons en allant vers eux pour faire un « *check* » et leur adresse des « *Wesh ça va ?* », « *Wesh comme mes frères* », qu'elle ne prononce pas habituellement. Enfin, il est arrivé que Léa décide d'acheter le même objet repéré au groupe avant de partir à l'atelier. On retrouve aussi l'idée de « faire comme », en décidant d'acheter un cahier et un crayon comme ceux qu'une intervenante avait déposé sur le bureau. Malgré tout, une fois dans le rayon papeterie du supermarché, Léa opte pour un paquet de petites feuilles grands carreaux et un crayon qu'elle utilisera pour « *la réunion* » le matin même. Une autre fois, Léa veut le calendrier vu dans le bureau des intervenants pour « *la réunion* ». Elle consent à le laisser accrocher au mur et profite de l'atelier magazine pour en acheter un. Là encore, elle n'achète pas exactement le même objet mais prend un agenda. A l'appui de ces éléments cliniques, il semble possible de considérer les objets comme des supports d'identification pour Léa : faire comme ses frères, comme les garçons, comme les intervenants. Quelle peut être la fonction chez Léa d'un accrochage à des images identificatoires ?

III. Rapport à l'espace et au temps

Dans l'anamnèse, nous avons présenté les difficultés rencontrées par Léa, au début de la prise en charge au Courtil, pour circuler dans l'espace sans l'accrochage réel au corps de l'autre. Peu à peu, elle invente un mode de circulation en prenant appui, non plus sur le corps de l'autre, mais sur des « *rendez-vous* » qui font repère pour elle dans l'espace-temps. A mon arrivée en stage, Léa n'est plus dans le collage au corps de l'autre mais la présence d'un autre lui est indispensable. Elle panique dès qu'elle se retrouve seule. C'est pourquoi elle me demande d'aller avec elle « *jouer au foot devant* » et accourt dès que je m'éloigne.

Chaque jour, inlassablement, Léa questionne le déroulement de la journée et celui des jours à venir. Elle peut répéter en boucle les mêmes questions, et au lieu de lui répéter la même réponse, je la renvoie à sa propre question (Léa : « *Après cet après-midi je peux rentrer chez moi. Julie ? Cet*

après-midi je vas où ? » ; Moi : « *Tu sais où tu vas cet après-midi ?* » ; Léa : « *A ma maison* »). Cela a pour effet d'arrêter ses sollicitations réitératives. D'autre part, l'agenda qu'elle a acheté, en référence au calendrier accroché dans le bureau des intervenants, va donner l'occasion à Léa, lors de « *la réunion* », de créer un marquage singulier du temps, et ceci, en traçant un trait sous chaque jour de la semaine tout en ajoutant un petit commentaire : « *C'est fait* », « *C'est pas fait* ». Léa montre ainsi qu'elle n'est pas démunie sur le plan du repérage temporel. Aussi pouvons-nous considérer les questions répétées de Léa sur son emploi du temps comme un travail de réglage lui permettant de vérifier que les choses reviennent à la même place, chaque jour ou chaque semaine.

La question « *On va après au groupe bleu ?* » revient également souvent, et lorsque le moment vient de s'y rendre, elle s'y oppose (« *Oh non pas le groupe bleu !* »), ce qui déclenche chez elle de nouvelles exigences comme savoir l'heure, jouer au ballon, ou bien encore aller acheter une boisson, des chips au supermarché proche du Courtil. Nous pouvons faire l'hypothèse que Léa ne veut pas être là où elle est trop attendue par l'Autre.

Léa me sollicite plusieurs fois par jour pour lire l'heure sur ma montre, et il m'est apparu que celle-ci ne le faisait qu'à mon endroit. L'idée m'est alors venue de tenter la mise en place d'un travail de réglage par le chiffre. Ce travail consiste à fixer un cadrage temporel déterminant les heures de début et fin d'activité. Au fil des semaines, Léa accepte de mieux en mieux la fin d'une activité. Nous pouvons supposer que le chiffre opère, pour Léa, comme un repère qui vient faire bord. Chaque mercredi, nous instaurons une heure de fin de réunion constituant un point de bouclage à laquelle chacun se réfère. Ainsi, l'autre que nous incarnons est un Autre « réglé ». Plusieurs semaines plus tard, Léa étant persécutée par le regard et la parole (« *La ferme, ta gueule !* », « *Arrête de me regarder là putain !* »), l'intervenante décide alors de mettre fin à « *la réunion* ». Léa s'y oppose en faisant remarquer qu'il n'était pas l'heure indiquant la fin de la réunion (« *Non, pas sur le 12 !* »). Dès lors, le rappel par Léa du réglage et de l'ordre est-il une façon de faire barrage à la jouissance de la voix et du regard qui surgit ?

IV. Problématique

La présentation du tableau clinique de Léa, au travers de son rapport aux objets, à l'espace et au temps, mais principalement au travers de son rapport au langage, nous amène à considérer son rapport à l'Autre. En effet, qu'il s'agisse du rapport aux objets usuels qui sont de l'Autre, du rapport à l'espace et au temps qui s'appréhendent en référence à l'Autre et à son désir, et du rapport aux mots qui sont également de l'Autre, ils concernent tous le rapport à l'Autre.

Nous allons chercher à apprêhender comment Léa tente de prendre position par rapport à l'Autre non barré dans la psychose, à partir de la problématique suivante :

Comment Léa traite-t-elle les effets de jouissance liés à son aliénation dans l'Autre ?

Dans un premier temps, nous donnerons une lecture des phénomènes rapportés dans la partie II sous le prisme des effets de jouissance liés à l'aliénation de Léa dans l'Autre, en s'intéressant plus particulièrement à la voix, comme un objet de jouissance non séparé. Dans un second temps, nous exposerons les solutions mises en place par Léa pour traiter les effets de jouissance liés à son aliénation dans l'Autre.

PARTIE III – ARTICULATION CLINICO-THEORIQUE

I. Les effets de jouissance liés à l'aliénation de Léa dans l'Autre

1) *A quel Autre Léa a-t-elle affaire ?*

Nous avons vu dans la partie II que le rapport de Léa au langage, aux objets usuels, ainsi qu'à l'espace et au temps, concernait son rapport à l'Autre. Afin de mieux saisir à quel Autre Léa a affaire, il convient d'éclairer ce point par l'enseignement même que J. Lacan tire de la psychose. La structure de la psychose se joue au niveau du premier étage du « Graphe du désir », au niveau de l'Autre du trésor du signifiant, de « l'Autre comme site préalable du pur sujet du signifiant » (Lacan, 1966, p.807), et non de l'Autre de la loi. J. Lacan présente la dialectique des trois temps de l'Oedipe dans son *Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient*, qui se joue sur le plan déjà constitué d'une symbolisation primordiale. L'enfant symbolise les allers et retours de sa mère comme les signes de son désir. Cette symbolisation rend compte que l'enfant est déjà un être pris dans le symbolique, bien qu'il ne soit pas encore sujet de la demande ou sujet du désir. Il est en quelque sorte « assujet » (Lacan, 1981, p.189), c'est-à-dire assujetti au caprice de la mère, son premier Autre. Dès lors, l'enfant s'éprouve soumis à ce caprice qui vaut comme une loi incontrôlée. « En d'autres termes, c'est pour autant que l'objet du désir de la mère est touché par l'interdiction paternelle, que le cercle ne se referme pas complètement sur l'enfant et qu'il ne devient pas purement et simplement l'objet du désir de la mère » (Lacan, 1981, p.202). Dans la psychose, l'Oedipe n'opère pas, c'est la *forclusion du Nom-du-Père* en tant que signifiant, concept introduit par J. Lacan en 1957. L'enfant est alors privé du recours au signifiant du phallus qui recouvre le fait que la mère désire ailleurs, qu'elle désire autre chose que l'enfant. Le sujet psychotique est comme suspendu à l'Autre préalable faute d'avoir trouvé dans le lieu de l'Autre, le lieu de la loi. Autrement dit, le désir de la mère n'ayant pas été barré par la métaphore paternelle, le sujet dans la psychose a affaire à un Autre non barré, un Autre jouisseur, capricieux et dérégulé.

2) *Le rapport au langage et l'aliénation dans l'Autre*

Cet Autre qui jouit, c'est avant tout le langage, l'Autre, en tant que lieu du signifiant. Faute de pouvoir symboliser le signifiant *forclos* (le *Nom-du-Père*) qui est absent du lieu de l'Autre, le rapport au langage du sujet psychotique est foncièrement modifié. C'est ce dont rend compte la sémiologie clinique de Léa concernant son rapport au langage : elle est parasitée par le discours de l'Autre. Comme en atteste les nombreux moments où Léa soliloque en effectuant une série de

glissements métonymiques, le signifiant fonctionne tout seul n'étant pas capitonné par la signification phallique qui permet de boucler le sens de la phrase. La langue « compactée » qu'elle peut donner à entendre traduit ce que J. Lacan dit du sujet psychotique qui « est habité, possédé par le langage » (Lacan, 1981, p.284). De même, certaines fois, Léa donne invariablement une réponse qui nous donne l'impression d'être déjà fixée, sans dialectique possible entre la question et sa réponse. Il semble que ce « langage sans dialectique » (Lacan, 1966, p.280) peut nous amener à dire qu'elle est parlée par l'Autre du langage plutôt qu'elle ne parle. Le sujet psychotique est soumis à un Surmoi déchaîné, que Lacan qualifie de « loi sans dialectique » (Lacan, 1981, p.312), qui lui désigne la signification pétrifiée qu'il a dans l'Autre, sous un signifiant unaire, le sujet « se fige en signifiant » (Lacan, 1973, p.223). Ce qui revient à dire que le sujet dans la psychose en est resté au premier temps du procès de l'aliénation. Afin de saisir en quoi Léa est aliénée dans le langage, nous allons rendre compte de ce qui se joue dans les deux opérations de causation du sujet, l'aliénation et la séparation, qui ne se réalisent pas dans la psychose. Celles-ci vont nous intéresser tout particulièrement dans la suite de cette partie, puisqu'elles formalisent la dialectique entre le sujet et l'Autre, qui concerne à la fois le champ du signifiant et le champ de la jouissance.

3) Aliénation et séparation dans la psychose

L'aliénation et la séparation constituent les deux moments de ce procès par lequel le sujet s'inscrit dans la structure névrotique, psychotique ou perverse. Dans *Le Séminaire XI*, J. Lacan cerne la question des psychoses avec la notion d'holophrase : « J'irai jusqu'à formuler que, lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de signifiants se solidifie, s'holophrase, nous avons le modèle de toute une série de cas – encore que, dans chacun, le sujet n'y occupe pas la même place » (Lacan, 1973, p.264). Cette phrase de J. Lacan permet de saisir ce qui fait la spécificité de la structure psychotique : le premier couple des signifiants S1-S2 se réduit au seul S1. L'holophrase désigne la prise en masse de ces deux signifiants qui ne sont pas dialectisables. Ainsi, le sujet dans la psychose est pétrifié par le signifiant S1 qui vient s'inscrire au champ de l'Autre. La pétrification vient en lieu et place de la division du sujet entre ces deux signifiants. Sans l'intervalle entre S1 et S2, l'*aphanisis*, c'est-à-dire la disparition du sujet sous le S2, ne se produit pas. Dès lors, le sujet n'apparaît pas comme manque, autrement dit, le signifiant (S1) ne représente pas le sujet pour un autre signifiant (S2), mais désigne le sujet sans le représenter dans l'Autre. Le sujet dans la psychose refuse le choix forcé de l'aliénation : il en reste à cette étape de la fonction de l'aliénation où, de n'être « rien » (Lacan, 1973, p.223), il naît comme sujet pétrifié sous S1 mais refuse le manque à être inhérent à l'aliénation signifiante.

Dans le procès de l'aliénation, le sujet est spécifié en fonction du signifiant, alors que dans le procès de la séparation, il est spécifié en fonction de l'objet *a*. Selon J.-C. Maleval : « L'introduction de la distinction entre l'aliénation et la séparation, postérieure au Séminaire sur L'angoisse [qui introduit le mathème de l'objet *a*], permet de préciser deux modes de soustraction de jouissance, et de mieux situer les différents statuts des objets pulsionnels » (Maleval, 2010, p.192). L'aliénation dans l'Autre occasionne « un premier chiffrage de la jouissance qui engendre l'objet *a*, et le connecte au signifiant unaire » (Maleval, 2010, p.192). Ce dernier n'atteint pas la dimension de signifiant-maître et l'objet *a* reste non extrait, puisque la seconde soustraction de jouissance, la séparation, n'intervient pas dans la psychose. Ainsi, l'articulation de la chaîne signifiante entre le S1, signifiant du sujet, et S2, le savoir au champ de l'Autre, ne se produit pas. La structure de l'holophrase ne permet pas la chute de l'objet *a*, on dit que le sujet psychotique le garde dans sa poche. Nous allons à présent spécifier le statut de l'objet voix dans la psychose (Maleval, 2010).

4) *La voix, un objet de jouissance non séparé*

Dans la partie II, plusieurs éléments cliniques montrent que chez Léa la voix et le regard sont des objets angoissants. Il lui arrive parfois d'être envahie par des regards inquiétants et insupportables, ainsi que par des voix qui s'imposent à elle, sous la forme d'injures. Dans *Le Séminaire, Livre X : L'angoisse*, J. Lacan propose de considérer la voix comme un objet de jouissance non séparé. La voix que Léa entend est une voix qui se fait entendre comme voix de l'Autre. Les injures lui reviennent de l'extérieur, de telle façon que « ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, resurgit dans le réel » (Lacan, 1981, p.22). Le phénomène élémentaire s'accompagne de la certitude de Léa qui ne doute pas d'entendre des voix et d'être regardée. La voix est aliénée, elle « est soumise à la première soustraction de jouissance, produite par le chiffrage du S1, mais elle n'est pas porteuse de S2 : elle est chargée de sens, sans faire entendre de message » (Maleval, 2010, p.193). Avec l'échec du processus de séparation, la voix non extraite continue de se faire entendre, et entraîne des répercussions du côté de la jouissance. Sans la solution du Nom-du-Père, le sujet est confronté à une jouissance envahissante, génératrice d'hallucinations, de sentiments de persécution, etc., et se retrouve dans un rapport de proximité au réel faisant surgir la figure de l'Autre intrusif. La « délocalisation angoissante de la jouissance » (Maleval, 1993, p.90) est une conséquence de la carence de la fonction paternelle qui conduit le sujet à inventer une solution « sans le secours d'aucun discours établi » (Lacan, 2001b, p.474) pour réguler la jouissance. Nous allons nous intéresser à présent aux solutions mises en place par Léa pour tenter de limiter les débordements d'une jouissance non régulée par la signification phallique.

II. Les solutions mises en place par Léa pour traiter les effets de jouissance liés à son aliénation dans l'Autre

1) *La dérive signifiante comme premier traitement de la jouissance de la langue*

Comme tout un chacun Léa est aliénée dans le langage, mais celui-ci la traverse et semble lui rester extérieur comme en témoigne par exemple ses hallucinations. Autrement dit, si comme tout un chacun Léa est habitée par le langage, elle, elle en est le reste : « hors-discours » (Lacan, 2001b, p.490). Dès lors, Léa doit faire face à une jouissance hors-la-loi, dérégulée, « référée non pas au signifiant du manque dans l'Autre, mais plutôt à une dispersion signifiante » (Léger, 2004, p.89). Comme nous l'avons vu, le corps de Léa est joui par les mots lorsque la chaîne signifiante fonctionne toute seule. Ce que J. Lacan appelle la « motérialité » de la langue désigne ce qui se joue chez Léa : l'écho de la langue dans le corps. Le jargon de Léa viendrait alors traduire la jouissance de « *lalangue* »⁷ qui décrit « la réalité phonologique primitive par laquelle se forge la jouissance » (Assoun, 2003, p.45). Autrement dit, *lalangue* « se manifeste d'abord par l'homophonie, c'est-à-dire la possibilité – qui va jusqu'au calembour – de faire jouer la matérialité phonématische » (Assoun, 2003, p.45). Léa semble traiter la langue dans sa « motérialité », comme une chose, hors-sens. Par exemple, lorsqu'elle soliloque ou bien pose une question dans un jargon incompréhensible, puis distribue la parole pour nous laisser répondre, le rapport au sens est ici complètement anecdotique. Il serait intéressant d'interroger la fonction pour Léa de ce défilé de S1, outre le fait que, dans la seconde situation, on peut repérer un mouvement de va-et-vient par le jeu des questions-réponses qui semble opérer comme solution pour tenter de s'inscrire dans le lien social. Nous pourrions alors faire cette hypothèse selon laquelle la dérive métonymique introduit une forme de circulation, voire d'articulation dans la chaîne signifiante qui vient traiter la pétrification de Léa par le réel du S1.

Comme nous l'avons décrit, pour le sujet psychotique, le rapport aux signifiants est marqué par la structure de l'*holophrase*. L'absence d'articulation avec S2, ne permettant donc pas à la jouissance d'être barrée par le signifiant de l'Autre (S2), laisse les signifiants dans le réel : une série de S1 tout seuls, itératifs et non articulés. Léa est prisonnière de l'aliénation, elle n'est pas séparée de l'Autre. Par conséquent, Léa est confrontée à une jouissance envahissante, génératrice d'hallucinations, comme la voix qui s'autonomise, à l'occasion.

⁷ Néologisme proposé par J. Lacan le 4 novembre 1971 (dans *Le Savoir du psychanalyste*) et détaillé dans la *Conférence à Genève sur le symptôme*.

A titre d'hypothèses, nous pouvons considérer que l'irruption du réel hallucinatoire chez Léa est favorisée par un certain contexte. En effet, le désordre et l'agitation sonore qui entoure Léa, souvent la persécute, et plus particulièrement encore les voix. La jouissance qui s'infiltre peut, en effet, aller jusqu'à manifester, pour Léa, ce que la présence de l'Autre a d'insupportable. En privilégiant, le fonctionnement métonymique de la chaîne signifiante, ne s'agirait-il pas pour Léa de créer une langue idiosyncratique, musicale, sans adresse, hors sens, pour rendre supportable le rapport à l'Autre ? Un tel traitement lui offrirait ainsi la possibilité de se décaler de la dimension du sens, pour se centrer sur le pur rapport au signifiant. En effet, la jouissance qui se dégage de l'association métonymique est une « jouissance opaque d'exclure le sens » (Lacan, 2001a, p.570), qui pourrait permettre à Léa de réguler l'envahissement de l'Autre.

2) *Fonction de l'écrit pour Léa*

Lorsque Léa tape sur le portable ou à l'ordinateur une succession de lettres, hors-sens, il semble que nous retrouvons ici l'idée de traiter ce que le rapport à la langue peut avoir de menaçant sans l'arrimage du signifiant paternel. Léa écrit des suites de lettres en procédant à un découpage non régulier, de sorte que les espaces entre les blocs de lettres, de tailles différentes, forment un semblant de phrases (exemple : « idnflkd fd sjis mzpfzrb »). Dans son texte *Fonction de l'écrit pour le psychotique*, J.-C. Maleval note que les « fixations scripturales et formelles » du sujet psychotique opère « un dépôt et un chiffrage de la jouissance de l'Autre », « propre à soulager le sujet, en contraignant le réel » (Maleval, 1993, p.92). Selon l'auteur, la localisation partielle de la jouissance sur un écrit s'inscrit dans une « tentative d'extraction de l'objet *a* incarné dans un dépôt de lettres » (Maleval, 1993, p.91) afin de se « débarrasser d'une incarnation du plus-de-jouir » (Maleval, 1993, p.90). Ainsi, les écritures de Léa participeraient à un « processus de contention de la jouissance de l'Autre » (Maleval, 1993, p.92) qui lui permettrait de s'en séparer en partie.

Finalement, de façon tout à fait intéressante, nous remarquons que Léa se sert du langage comme appareillage de la jouissance, mais à partir d'une « dimension où le langage a lui-même un statut d'instrument, d'objet, de lettre » (Zenoni, 2004, p.23). Nous pouvons à nouveau repérer cette forme de traitement quand Léa réduit un signifiant à sa première lettre : soit, elle prononce la première lettre d'un mot écrit ou entendu, soit, elle énumère à voix haute des mots commençant par la même lettre et qu'elle met ainsi en série. La lettre est de l'ordre du trait, d'une marque qui s'écrit, une marque du réel. Les propos de J.-C. Maleval pré-cités nous permettent d'assimiler la lettre à l'objet *a*, un objet plus-de-jouir, qui offre à Léa la possibilité d'un chiffrage de la jouissance de l'Autre. Léa fait subir à la langue un traitement qui s'est avéré une indication thérapeutique

intéressante pour alléger la dimension persécutrice de ce qui s'impose à elle. Ainsi, le fait de l'inciter à énumérer les marques des voitures, situées à proximité, a eu pour effet de vider quelque chose de la jouissance en jeu dans le sens, ce trop de sens qui la vise et la persécute. En effet, comme la lettre, le nom propre a une fonction de marque. Comme le remarque J. Lacan dans *Le Séminaire, Livre IX : L'identification*, le nom propre fonctionne comme point de capiton, puisqu'il est intraduisible, il fait « un véritable trou dans la dimension du sens » (Laurent, 1998, p.31), et en cela, il opère comme mode de régulation de la jouissance. C'est en se laissant enseigner par le traitement que Léa tente déjà d'organiser que l'on peut orienter ses propres interventions afin d'obtenir des effets pacifiants du langage sur la jouissance envahissante.

3) *L'effet de la coupure contre l'association métonymique*

Lorsque son corps est comme joui par un jargon qui la laisse aux prises avec une jouissance, celle de *lalangue*, qui la déborde, qu'est-ce qui pourrait faire point d'arrêt dans ce circuit fermé, proche de l'autoérotisme ? L'accroche transférentielle avec moi a permis qu'elle me laisse introduire des coupures dans son énoncé hors-sens et sans adresse. Il s'agit en fait de mettre en décrochage un signifiant par rapport à une chaîne signifiante sans intervalle où le sens fuit en permanence, pour essayer qu'elle puisse créer un minimum d'arrimage au sens. En effet, le renvoi d'un signifiant prélevé dans le flot de signifiants engendre, dans un premier temps, un moment de silence, une respiration, et dans un second temps, un effort d'articulation des signifiants, autour du signifiant isolé, permettant un minimum d'arrimage au sens. Cette intervention lui permet donc de sortir un temps de la métonymie, et d'engager une ébauche de construction signifiante. Elle parvient en effet à construire des phrases courtes allant vers un sens plus partageable, ce qui rend possible la petite conversation. Finalement, le fait d'isoler un signifiant des autres introduit une virgule, là où la langue est « compactée ». En laissant ainsi l'autre marquer un point d'arrêt dans l'association métonymique dont elle reste captive, cela lui offre la possibilité de tenter un travail de chiffrage de la jouissance de la langue (Laurent, 2005).

4) *Présentifier la figure d'un Autre « réglé »*

Jusqu'à présent, nous avons souligné les différents modes de stabilisation chez Léa qui lui permettent de chiffrer la jouissance de l'Autre, un Autre vécu comme trop intrusif. Le sujet psychotique est toujours en risque d'être l'objet du désir de l'Autre, ceci étant lié à la non-extraction de l'objet *a* dans la psychose. Selon J. Lacan, l'enfant psychotique peut incarner la place de l'objet *a*

dans le fantasme maternel (Lacan, 2001c). Il reste assujetti au caprice de la mère, son premier Autre, qui « le réduit à n'être plus que le support de son désir dans un terme obscur » (Lacan, 1973, p.264). Sans la signification phallique venant élucider le désir de la mère, ce dernier demeure énigmatique, il s'impose au sujet comme volonté de jouissance. Afin d'éviter d'être pris dans une relation persécutrice ou érotomaniaque, il convient dès lors de penser la question de la « manœuvre du transfert » (Lacan, 1966, p.583) pour accompagner le sujet psychotique : « Sous une forme ou l'autre, le transfert dans la psychose comporte toujours un Autre qui cherche et qui poursuit le sujet, qui lui veut quelque chose. Que cette volonté de l'Autre prenne la forme de l'amour, de l'admiration et de la protection ou qu'elle prenne la forme de la moquerie, de l'insulte et de l'exploitation, le sujet en est, de toute manière, la cible et la cause » (Zenoni, 2007, p.14).

L'institution, l'équipe, ou l'un de ses membres peut présenter une figure de l'Autre dont la volonté aurait pour objet l'être du sujet, s'il n'est pas tenu compte de la question du traitement orientée par les hypothèses de la psychanalyse sur la psychose. Cette question touche en premier lieu l'orientation de travail partagée par tous ceux qui exercent au sein de l'institution, « lieu même où un traitement de l'Autre est tenté, l'action du collectif étant entièrement dédiée à cet objectif » (Zenoni, 2014, p.191). L'autre qu'il s'agit d'incarner est un Autre « réglé » (Zenoni, 2014, p.27), garant d'un ordre et d'une limite face à l'Autre déréglé qui harcèle le sujet. Ceci est rendu possible par la pluralisation de l'Autre (tant au niveau du savoir que du pouvoir) via la pratique à plusieurs, et par une façon d'être tout à la fois présent et décalé dans notre intervention qui vise l'Autre du sujet. Ce n'est qu'à cette position d'Autre réglé que nous pouvons nous faire partenaires de travail, si le sujet nous y convoque.

Premier exemple, lors de « *la réunion* », nous avons fait le pari de se laisser régler par Léa et d'accepter d'être « objet » de ses exigences, pour ne plus qu'elle soit piégée dans un réglage permanent de l'Autre. De façon plus générale, dans le travail avec Léa, il s'avérait intéressant de présenter la figure d'un Autre réglé pour lui permettre de ne plus être inquiétée par notre désir, et ainsi soutenir ses tentatives pour traiter, par ses petites mises en scène, les figures de l'Autre auxquelles elle a affaire (faire la maîtresse qui punit et pose des questions, faire celle qui passe des appels téléphoniques, qui tape à l'ordinateur, ou encore qui gribouille sur des feuilles pendant « *la réunion* », peut-être pour faire comme les intervenants). Second exemple, le signe de notre présence reste potentiellement menaçante pour Léa qui se montre hypervigilante, à l'affût de tout ce qui peut surgir dans son environnement. Pour régler notre mode de présence, toujours en trop, Léa dispose de quelques trouvailles. On peut supposer que les questions, telles de petites ritournelles, qu'elle adresse aux stagiaires (« *Tu dors où ?* », « *Tu manges au groupe bleu ?* », « *T'es mariée ?* », etc.)

vise à nous localiser et à nous régler, en nous faisant rentrer dans un certain ordre du monde. D'autres occurrences nous permettent de souligner l'importance de la laisser nous régler pour la soutenir dans la construction d'un lien à l'Autre plus apaisé. La répétition des questions qu'elle nous pose chaque jour sur son emploi du temps laisse supposer qu'elle cherche à vérifier une certaine permanence des choses, à ponctuer le temps et à inscrire sa place dans un monde qui ne doit pas laisser de place à l'impromptu. Nous pouvons en déduire que Léa nous a choisi comme ses « assistants » pour mettre, ensemble, de l'ordre dans son monde, et ainsi suppléer à l'ordre symbolique défaillant.

5) *Régler le rapport à la demande de l'Autre*

Nous pourrions proposer une autre lecture de la répétition des questions qu'elle nous pose chaque jour sur son emploi du temps, et qui concerne finalement des rendez-vous planifiés par l'Autre (devoir aller à l'école, participer à tel atelier, rester dormir au groupe bleu, ou encore rentrer chez ses parents). Nous pourrions en effet supposer que Léa tente par là de s'inscrire du côté d'un traitement de « la demande de l'Autre, en tentant d'en régler le rapport » (Huvelle, 1999, p.104). Le chiffre peut également venir tempérer la demande intrusive de l'Autre. Léa peut, par exemple, mieux accepter la fin d'une activité en s'appuyant sur l'heure indiquée à ma montre. Non seulement, le chiffre vient faire bord, mais il ne met pas en jeu le caprice de l'Autre qui s'infiltra dans le signifiant. De même, le refus de la moindre proposition semble être pour Léa une parade pour se défendre du caractère oppressant de la demande de l'Autre. Il en est question lorsqu'elle refuse de rentrer au groupe bleu, comme s'il s'agissait de ne pas être là où elle est trop attendue par l'Autre, de « décaler, indéfiniment, le point de rencontre avec l'énigme de l'Autre » (Zenoni, 2014, p.201).

6) *Régler le rapport au désir de l'Autre*

Ces solutions que Léa met en place pour se protéger de l'énigme de l'Autre nous laisse supposer l'injonction que comporte pour elle le langage, et qui vient de l'Autre. J. Lacan établit une relation entre la voix et le désir de l'Autre, en tant que ce dernier se manifeste au niveau de la voix : « La voix, c'est la voix en tant qu'impérative, en tant qu'elle réclame obéissance ou conviction. Elle se situe non par rapport à la musique mais par rapport à la parole (...), le désir de l'Autre a pris la forme d'un commandement » (Lacan, 2004, p.318-319). Le sujet en train de se constituer « entend d'abord un Tu es sans attribut » (Lacan, 2004, p.315). Il reçoit de l'Autre son propre message inversé et sous forme vocale. Cela constitue le sujet inconscient en *Che vuoi ?* qui, dès lors,

s'organise autour de cette perplexité radicale : « Que me veut l'Autre ? ». On peut entendre dans cette interrogation la dimension impérative du signifiant. C'est ce « signifiant porteur de la voix impérative du désir de l'Autre » (Perrin, 2010, p.349) auquel est soumis le sujet psychotique. En effet, « ce qu'il y a de plus originel dans la parole (...), c'est qu'on croie à l'impératif » (Lacan, 1985, p.13). Mais alors quelle lecture pouvons-nous avoir du caractère surmoïque des énoncés de Léa, le plus fréquent étant « *Tais-toi* » ? Le commandement qu'elle fait porter sur l'autre est-il une forme de traitement de la voix impérative du désir de l'Autre ? En imitant la maîtresse d'école qui, tantôt distribue la parole, tantôt intime à l'autre de se taire, Léa tente-t-elle de traiter l'Autre du commandement auquel elle a affaire ?

7) *Modes de compensation imaginaire*

Afin de suppléer à l'ordre symbolique défaillant, « *la réunion* », instance symbolique de l'institution, semble avoir été élue par Léa « comme point d'idéal, de sorte qu'un écart puisse s'introduire entre son être-là de vivant, comme chose de l'Autre, et une image, une identification (...), comme Idéal du moi, qui tiennent le coup face à l'Autre persécutif » (Zenoni, 2014, p.192). Nous pouvons faire l'hypothèse que Léa a pu trouver « une compensation imaginaire au défaut de la fonction de l'instance symbolique de l'Idéal du moi (...) par un signifiant tenant-lieu [d'Idéal du moi] » (Frayssinet, 2012, p.436). Aussi, Léa serait au travail d'entreprendre une construction identificatoire, en mobilisant le signifiant « *la réunion* », qui tient lieu d'Idéal et qui localise sa jouissance. Le travail de réglage par le chiffre (cadrage temporel déterminant les heures de début et fin de « *la réunion* »), instaure des bornes à la jouissance, et participe à la construction d'un Autre réglé, organisé, et stable. Léa y trouve alors une contenance : elle peut déposer ce qui l'envahit, c'est-à-dire ce contre quoi elle tente de se défendre dans le réel. Nous pouvons supposer que ce signifiant lui offre un cadre imaginaire d'identifications sur lequel elle peut se régler. En effet, Léa semble se régler sur des figures d'autorité auxquelles elle a affaire. Qu'il s'agisse de « *la maîtresse* » d'école lors de « *la réunion* », figure autoritaire qui punit et dirige (« *punition* », « *sport* », « *récréation* », « *gym* », etc.), ou qu'il s'agisse d'une autre figure d'autorité qui, au quotidien, intime à l'autre de se taire (« *Arrête, tais toi* », « *Punition* »), Léa semble trouver, dans ces identifications, un support imaginaire au corps et à la parole, lui permettant de se situer par rapport à l'autre, et de border la jouissance. Nous pouvons également supposer que ces identifications imaginaires lui offrent « un corps de signifiants, lui permettant de se soutenir » (Frayssinet, 2012, p.432), et de réguler ainsi l'envahissement de l'Autre.

D'autre part, nous pouvons relever chez Léa une autre forme de « compensation imaginaire [qui se produit] par un objet en lien avec une image » (Frayssinet, 2012, p.431). Le branchement à un objet « bout de corps », tels que le téléphone portable ou le mp3, semble être en lien avec l'image de celle qui passe des appels téléphoniques, par identification peut-être aux intervenants. Cela mobilise la jouissance vocale et fait exister un Autre qui ne la persécute pas et ne lui veut rien. Si l'association métonymique prédomine, Léa emploie tout de même quelques courtes formulations, probablement entendues et reprises, au regard de la syntaxe relativement correcte. Il est intéressant de remarquer qu'elles sont en rapport avec la situation (passer un appel), et que l'intonation est assez adaptée, mais l'effet de sens ainsi produit n'est probablement que l'effet du langage lui-même. Il semble plutôt qu'elle cherche à construire « les pointillés qui mènent au S2 par la phonétique » (Frayssinet, 2012, p.463). D'autres objets semblent en lien avec l'image de l'intervenant qui travaille et ordonne les choses à « *la réunion* », comme les feuilles, les stylos, l'agenda, l'ordinateur. D'autres encore semblent en lien avec l'image de ses frères et des garçons qu'elle rencontre au groupe ou à l'école, comme le ballon, le pistolet, l'ordinateur. Nous pouvons supposer que cet accrochage à des objets en lien avec des images identificatoires soutient et oriente Léa, mais également recouvre, en quelque sorte, la question de son désir. Enfin, malgré la précarité de ce « béquillage imaginaire », il est probable que celui-ci « donne (...) [à Léa] un point d'accrochage, et lui permet de s'appréhender sur le plan imaginaire » (Lacan, 1981, p.231) pour compenser le défaut du signifiant paternel.

CONCLUSION

Ce mémoire a permis de rendre compte, dans un premier temps, des effets de jouissance de l'aliénation de Léa dans l'Autre – le désordre signifiant, l'effet réel des mots, son désarroi suscité par l'hallucination – et, dans un second temps, de l'effort continu de Léa pour tenter de se séparer d'un Autre envahissant, où la présence est vécue en excès, du côté de la voix et du regard.

D'une part, face à l'irruption du réel hallucinatoire, mes interventions ont visé à limiter l'emprise de l'Autre sur Léa, en essayant de vider le trop de sens de la jouissance qui la persécute. D'autre part, le mouvement à opérer est celui de la soutenir dans la prise en charge de la jouissance par le langage, pour essayer qu'elle puisse créer un minimum d'arrimage au sens. Finalement, il s'agit de rendre opératoire un mouvement dialectique entre le hors-sens et le sens.

L'essentiel du travail de Léa repose sur les traitements de la jouissance et une mise à distance du point de rencontre avec l'énigme de l'Autre. Ses solutions subjectives s'appuient également sur ce qui est mis en jeu et rencontré à travers l'autre, d'où l'importance de créer un type de partenariat auprès d'elle qui consiste à présentifier la figure d'un Autre réglé, lui permettant ainsi de réorganiser son rapport à l'Autre et de mettre de l'ordre dans son monde.

La connaissance du diagnostic de structure du sujet est évidemment nécessaire pour apprécier la place que l'on va occuper auprès de celui-ci. Les hypothèses de la psychanalyse lacanienne sur la psychose, sur le plan du traitement, servent de boussole théorique pour orienter ses propres interventions cliniques. Ainsi, n'est-ce pas en abandonnant l'approche déficiente de la psychose que nous pouvons nous laisser enseigner par les inventions du sujet, et mettre en valeur les voies de stabilisation, qui lui permettent de construire une relation plus apaisée avec l'Autre ?

BIBLIOGRAPHIE

Assoun, P.-L. (2003). *Lacan* (2^e éd.). Paris : Presses Universitaires de France.

Frayssinet, M. (2012). *Autisme et schizophrénie* (Thèse de doctorat, Université de Rennes 2, France). Récupéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00730760/document>

Holvoet, D. (1993). La psychanalyse en défaut dans l'institution. *Les feuillets du Courtil*, 6, 77-84.

Holvoet, D. (2009). *Le courtil (Leers, Belgique)*. Récupéré à <http://www.ch-freudien-be.org/connexions/ri3-reseau-institutions-infantiles/>

Huvelle, F. (1999). L'agenda. *Les feuillets du Courtil*, 16, 101-104.

Lacan, J. (1966). *Ecrits*. Paris : Seuil.

Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Seuil, 1964.

Lacan, J. (1998). *Le Séminaire, Livre V : Les formations de l'inconscient*. Paris : Seuil, 1956-1957.

Lacan, J. (1966). Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien. Dans J. Lacan (Ed.), *Ecrits* (p. 793-827). Paris : Seuil.

Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, Livre III : Les psychoses*. Paris : Seuil, 1955-1956.

Lacan, J. (1985). Conférence à Genève sur le symptôme. *Bloc-notes de la psychanalyse*, 5, 5-23, 1975.

Lacan, J. (2001a). Joyce le Symptôme. Dans J. Lacan (Ed.), *Autres écrits* (p. 565-570). Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001b). L'étourdit. Dans J. Lacan (Ed.), *Autres écrits* (p. 449-495). Paris : Seuil.

Lacan, J. (2001c). Note sur l'enfant. Dans J. Lacan (Ed.), *Autres écrits* (p. 373-374). Paris : Seuil.

Lacan, J. (2004). *Le Séminaire, Livre X : L'angoisse*. Paris : Seuil, 1962-1963.

Laurent, E. (1998). Symptôme et nom propre. *Revue de La Cause freudienne*, 39, 19-33.

Laurent, E. (2005). Interpréter la psychose au quotidien. *Mental*, 16, 9-24.

Léger, C. (2004). L'immersion du corps dans la psychanalyse. *L'en-je lacanien*, 2(3), 79-91.

Maleval, J.-C. (1993). Fonction de l'écrit pour le psychotique. *Samedis Psychanalytiques de Bretagne*, 4, 89-98.

Maleval, J.-C. (2010). Comment entendre la voix ? Dans L. Jodeau-Belle et L. Ottavi (dir.), *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne : Repères épistémologiques, conceptuels et cliniques* (p. 185-197). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Perrin, M. (2010). L'autisme, spécificités structurales. Dans L. Jodeau-Belle et L. Ottavi (dir.), *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne : Repères épistémologiques, conceptuels et cliniques* (p. 337-356). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Rabanel, J.R. (2009). RI3 – Réseau Institutions Infantiles. Récupéré à <http://www.ch-freudien-be.org/connexions/ri3-reseau-institutions-infantiles/>

Seynhaeve, B. (2005). RI3, essaim de S1. *Les feuillets du Courtil*, 23, 5-9.

Stevens, A. (1995). *Le Courtil, un choix*. Récupéré à <http://courtيل.be/doc/courtilunchoix.pdf>

Zenoni, A. (2004). La mesure de la psychose, note sur la dite schizophrénie. *Quarto*, 80/81, 17-24.

Zenoni, A. (2007). Logique du transfert dans la psychose. *Les feuillets du Courtil*, 27, 9-32.

Zenoni, A. (2014). *L'autre pratique clinique : psychanalyse et institution thérapeutique*. Toulouse : Érès.